

# L'ACTE D'ÉCRIRE

par Odette TOULET-CASTERA

Dans l'entre-deux des mots s'ouvre la brèche de l'absence, absence de soi, absence d'un autre, absence des autres, nécessaire à l'acte d'écrire.

Je n'écris - nais cris - qu'à partir de cet autre de moi et pour cet autre de moi, avant même d'écrire pour tout autre destinataire.

Nécessaire absence des autres - le fait d'écrire requiert cette mise à distance, car l'écriture ne peut être et n'est jamais qu'un acte solitaire - même dans des moments d'écriture où d'autres sont présents et participent ponctuellement à cet acte d'écrire - nul ne peut échapper à ce face à face avec la feuille ni à la nécessité du geste qui la remplit. Nécessité singulière qui met la main en mouvement avec la pensée.

Entre ce face à face avec la feuille et ce geste qui la remplit - le sujet - seul - devant la page blanche.

Page blanche du papier - page blanche de l'histoire - page blanche du texte.

Cette confrontation demande une mise à distance à la fois physique et intérieure. C'est ainsi qu'écrire est d'abord la confrontation du sujet à l'autre de lui-même absent devant la page, à cet autre qui ne se laisse échapper des bribes qu'à l'arraché.

" On écrit au sujet d'une écriture préalable " dit Daniel SIBONY.

On écrit à ce sujet, à cet autre absent, qui la première fois, reçut l'effet de l'emprise de signes qui depuis lors insistent et se répètent. On s'adresse à lui comme à un premier destinataire au-delà des projets que nous pouvons avoir et mettre en œuvre. Et on écrit quoique l'on fasse au sujet, à propos de ce texte devenu absent.

On écrit - j'écris - à propos de ce texte depuis qu'il a fallu tracer le sillon de la lettre bien loin entre les lignes des cahiers de l'enfance sans savoir ce qui s'écrivait là dans l'encre des mots et des jambages pour que parfois se frayent des traces à travers la trame du texte et l'entrelac des lettres.

" L'écrit de l'écrivain est donc la reprise consciente dans un projet paradoxal d'un projet inconscient " . "

Le chemin de cette reprise ne peut se faire que solitaire dans son mouvement de va et vient - du texte initial au projet mis en œuvre - comme si en même temps que s'écrivait le texte du projet, un autre texte continuait à s'écrire faisant ainsi suite au texte initial oublié. Et c'est comme si cette reprise participait en même temps quelque part de la transgression - transgression d'aller à la rencontre du texte inconnu, oublié - et que cette transgression se redoublait de plaisir - d'un plaisir parfois même douloureux.

Une fois encore ce plaisir pris seul devant la page est solitaire, comme est solitaire différemment celui pris à élaborer le projet d'écriture, le voir évoluer, produire tout son sens.

Solitude et jubilation au fur et à mesure de l'élaboration du projet où, même les difficultés - une fois dépassées - participent à ce plaisir.

Solitude et jubilation même s'il arrive que le projet s'inscrive dans un autre plus collectif.

La présence/absence des autres ne dispense alors en rien de cette nécessaire attitude, gage de la singularité de ce qui s'écrit en même temps que cette présence/absence accompagne quelque part le moment de l'écriture dans la perspective du projet.

Solitude donc par rapport à soi, aux autres, dans la mise en travail de l'écriture, dans l'élaboration du projet et la réalisation du contrat passé avec soi, avec d'autres.

Solitude et plaisir - plaisir de la mise en forme, mot après mot, phrase après phrase, d'une histoire - histoire du poème, du roman, histoire du texte y compris celle du texte théorique.

Plaisir et solitude dans ce mouvement de la réalité qui vise pour un temps à reconstruire un autre texte avec la complicité future du lecteur. C'est ainsi que le moment de l'écriture exclut toute autre forme de rencontre, toute autre possibilité de plaisir. L'acte d'écrire pour un temps exclut le reste, le diffère ou y supplée.

Nécessaire solitude qui ne pourrait véritablement exister sans la nécessaire présence des lecteurs à venir. Sans la socialisation d'un texte, sans la publication d'un texte, on ne peut parler d'écriture. Écrire et donner en " pâture ", sans réponse, avec seulement des retours qui ne sont pas des réponses.

On écrit - j'écris - à l'autre de moi, mais cela n'a de sens et ne devient écriture qu'à travers le passage de l'acte solitaire de l'écriture à l'acte de lire des destinataires futurs.

Ce passage - cette " Pâques " - est en même temps rupture et transformation d'un texte qui ne nous appartient déjà plus dès lors qu'il va vivre sa vie de texte en dehors de nous.

... Il reste encore l'odeur du rire  
et le silence de l'asphalte  
pour planter les dents dans le rêve  
et revêtir l'ambre du rire.

Solitude du passage - vais-je écrire cela, vais-je abandonner ce texte aux autres ? le laisser à la coupure du regard des autres ?

Solitude de la dépossession quand son écriture fonctionne autrement, ailleurs, chez celui ou celle qui le lit. Cette dépossession dont il est difficile de faire l'économie n'a rien à voir avec le plaisir, la jubilation, mais participe à une sorte de mort en soi, un soi abandonné au détour des lettres tracées, comme pour repousser plus loin, différer là encore, l'autre mort, devant laquelle nous nous trouvons infiniment plus solitaire encore.

En fait, on pourrait dire que ce qui est décrit ici vaut pour tout acte de création individuelle où le sujet confronté au blanc de la page, au blanc d'une surface, d'un espace.

Même solitude, même plaisir dans la recherche, l'élaboration, même coupure, même abandon qui laisse à la fois dépossédé(e), multiplié(e).

Cette solitude - gage de singularité - se trouve redoublée au moment de la rencontre du texte avec le lecteur.

Impossible alors d'échapper au sceau de l'incommunicabilité originelle qui marque nos paroles.

Incommunicabilité de soi à soi - quoique j'écrive ou je me surprends et alors suis-je sûr de comprendre ou je me trahis et j'imagine comprendre.

Incommunicabilité de soi à l'autre, aux autres - quoique j'écrive, les autres ne comprennent pas, tout au plus le croient-ils à partir du véhicule commun que sont les mots. Tout au plus encore, peuvent-ils ressentir dans un moment de fusion ou bien à la croisée de deux histoires ce que peut être... mais ce sera seulement alors, à partir de leur éprouvé, de leur histoire singulière.

Solitude inévitable encore lorsqu'à ces mêmes mots, le lecteur résonne, fonctionne, effectue en quelque sorte la re-écriture d'une histoire qui devient la sienne - et cela dans sa solitude à lui ou à elle - et dans la dimension de son plaisir. Plaisir dont est exclu celui ou celle qui l'a induit, mais qui revient comme un retour de flammes à travers les échos des lecteurs.

Echos des lecteurs, retours de destinataires, les plus attendus comme les plus imprévisibles.

Retours frappés eux aussi du sceau de l'incommunicabilité, du leurre, du plaisir qui marquent chacun à leur manière les effets de la langue. Retours pétris de différences, d'écarts, comme de lumineuses concordances.

Retours du blanc des silences avec lesquels il faut faire aussi dans l'écriture.

Retours vécus dans la même solitude singulière dont il est difficile de faire l'économie puisque l'acte d'écrire met en relation des sujets - l'écrivain, les destinataires que sont les lecteurs.

Et pourtant d'aucuns pourraient objecter que portés par tout ce qui fait le présent et fera le futur - ce qui chemine ne nous du fruit de nos lectures, de nos rencontres fortuites ou organisées, ce qui nourrit le travail de l'écriture, ce qui cheminera dans la tête des lecteurs, ce qu'il adviendra de nous du fait de la publication du texte - ce qu'il adviendra de moi du fait de la publication de ce texte - l'acte d'écrire ne saurait être solitaire.

Il y aurait là une sorte de contre-sens, une confusion peut-être. La présence/absence de destinataires, même lorsqu'ils ont une existence réelle ne peut être à ce moment-là que le fruit de notre imaginaire et n'a rien à voir avec ce que serait leur présence effective.

Cette présence/absence n'annule en rien ni le moment, ni le mouvement que requièrent cet inévitable face à face avec soi-même.

On écrit - j'écris - avec ce qui fonctionne dans ma tête du fruit de mes lectures, de mes réflexions, de mes rencontres, des textes multiples en travail (les miens, ceux des autres). D'une certaine façon c'est vrai que l'on n'est jamais seul quand on est habité de présences. Et pourtant, ces présences... ces souvenirs de lectures, de discussions, ces couleurs... passent au filtre déformant de la mémoire qui trie et ne garde que ce dont elle a besoin - un passage obligé par lequel les propos qui font échos ne subsistent qu'après les remaniements qui fabriquent les souvenirs.

S'approprier, reprendre une pensée, un dire, c'est peut-être imiter, c'est surtout trahir, être infidèle, au moins dans l'écart qui existe entre deux sujets.

Au moment de l'acte d'écrire seul devant la page qui se remplit peu à peu, c'est finalement - je - seul qui décide de ce qui va s'écrire, je dont la main court devant de la trame du texte, dans ce moment qu'HODERLIN qualifie " d'infinie solitude " .

" Itinéraires de l'insolite " - Encre vives 121

\* Eugénie LEMOINE-LUCCIONI - Le rêve du Cosmonaute - Seuil - Le Champ Freudien.